

Le Paysan de France

et

le Vin français

Léon Daudet

Extrait de l'*Almanach d'Action française* pour l'année 1925

Édition électronique réalisée par  
Maurras.net  
et  
l'Association des Amis  
de la Maison du Chemin de Paradis.

— 2009 —

Certains droits réservés  
merci de consulter  
[www.maurras.net](http://www.maurras.net)  
pour plus de précisions.

Les paysans et les marins, qui sont des sages, n'attendent pas que la tempête leur soit prouvée par  $a + b$  : quand le ciel prend une certaine couleur de plomb, ils rentrent la moisson et amènent la voile.

CHARLES MAURRAS.

Le paysan qui a largement donné son sang et celui de sa progéniture à la guerre, s'est légitimement et normalement augmenté en vendant son blé, son vin, son lait, ses fromages. Il accède ainsi à des facilités de vie, à une puissance d'épargne qui lui étaient inconnues jusqu'à présent.

Il est bien certain qu'il sera la grande victime du bloc des Gauches.

On sait que Kautsky, le principal théoricien du socialisme réformiste — révolution obtenue par les voies légales — mande à ses adeptes le respect initial de la petite propriété, comme facilité d'expropriation de la grande. C'est la vieille formule : « Respect aux chaumières, sus aux châteaux ! »

En fait, la suppression progressive de l'héritage — toujours le système Kautsky —, laquelle fait partie du programme socialiste, aboutira à l'abolition de toute propriété, grande ou petite : car il ne saurait y avoir de propriété non transmise, de propriété pour une seule génération. Ce qui attache le cultivateur au sol, ce n'est pas seulement la possession du sol, c'est le legs qu'il en fait à ses enfants.

Le Play a écrit là-dessus des pages immortelles, qu'a mises admirablement en valeur notre héroïque, ami, si regretté, Léon de Montesquiou. C'est le fameux chapitre intitulé « L'agriculture par la famille-souche ».

Car c'est de ces « familles-souches » essaimant dans les petits métiers, petites professions, puis dans les études et Facultés que sont issus tous ceux dont le faisceau forme l'intelligence et la résistance françaises.

La propriété est, comme l'héritage, un principe social fondamental et toute atteinte portée d'abord à la grande ou moyenne propriété ira, dans un délai assez bref, saper puis détruire la petite propriété. Légal ou violent, le vandalisme qui s'en prend aux châteaux ne tarde pas à s'en prendre aux fermes et aux chaumières. Le bolchevisme russe en est une saisissante illustration. Au début de la Révolution, Lénine et Trotsky affirmaient aussi que la petite propriété n'avait rien à craindre. Mais aujourd'hui les villes russes affamées se tournent vers les campagnes, où les petits et moyens cultivateurs entourent les « mirs » de fils barbelés et repoussent les gardes rouges à coup de fusil. Il est évident que le marxisme, pour se réaliser, a besoin de la mise en commun de toutes les terres et de tous les biens, de cette

concentration formidable qui deviendrait aussitôt la proie d'une centaine de ploutocrates disposant de la terreur.

La formule de Maurras que *la démocratie est le masque de la ploutocratie* est la bonne ; et, à sa lumière, les événements contemporains les plus incompréhensibles deviennent parfaitement clairs et transparents. Il n'est pas plus possible au régime républicain parlementaire de se soustraire à la domination de la haute banque juive qu'il n'est possible aux membres de fonctionner sans le secours de la moelle épinière. Drumont est sans doute le premier historien qui ait tenu compte de ce fait essentiel, et c'est ce qui lui vaudra une durable gloire. En 1899, le duc d'Orléans exposant à ses partisans, à San-Remo, les méfaits « de la fortune anonyme et vagabonde », apportait sa vision de chef d'État à l'appui de cette grande et redoutable vérité.

Demain, si la République dure, avec son soubassement juif et financier, le paysan verra venir vers lui ce « prélèvement sur le capital », commencé, amorcé dans les taxes successorales, qui le transformera en paria. Demain, si la République dure, le paysan devra donner de nouveau, pour un temps indéterminé, son sang et celui de son fils à la défense nationale, compromise ou trahie par les républicains. Demain, si la République dure, le même Caillaux, le même Malvy, le même Briand, ou un autre Caillaux, un autre Malvy, un autre Briand — la Gueuse c'est la Gigogne de ces gueux — prendront, dans la boue démocratique et libérale, la direction des affaires, de la blagologie courante, et commenceront leurs déprédations, et se remettront à ouvrir, béantes, non défendues, les frontières aux hordes ennemies. Cependant que l'épargne paysanne coulera par mille plaies dans la banque internationale, dans la banque juive.

À ceci un seul remède, la réaction, la juste et salubre dictature du Roi, avec ses bons serviteurs que nous sommes, nous réactionnaires, qui ne craignons pas les responsabilités, qui les réclamons, qui les appelons.

Que de diligents propagandistes apprennent au paysan à nous connaître, qu'il nous lise, et il viendra à nous de tout son cœur et de toute son intelligence.

Le paysan, ne l'oublions pas, n'est jamais un primaire. Il n'est pas encombré de théories absurdes et orgueilleuses. Il ne cherche pas à en remonter à son curé. Son bon sens est grand, et le contact permanent de la nature et des travaux rustiques lui confère une connaissance vraie. Obligé à tenir compte des saisons, à ne jamais épargner sa peine, il est observateur et endurant. Afin de conserver ce qu'il a acquis, il voudra l'ordre politique et social ; il le voudra avec cette ténacité qui est sa grande vertu historique et qui a comme la patience et la fertilité du sol national.

Ce sol est une source infinie et miraculeuse des biens les plus précieux : le blé, l'huile et le vin de nos coteaux, de l'Alsace à Nantes, de l'Orléanais à la Méditerranée et aux Pyrénées, principales richesses de notre pays, jadis heureux et prospère, quand il n'était pas empoisonné par ce phylloxéra, que l'on appelle la République.

Chaque année, je tiens à renouveler l'éloge du breuvage merveilleux, supérieur à toute médecine, qui fait couler dans nos veines la confiance avec l'espérance, et, bien loin d'engourdir l'esprit, lui apporte la clarté dans la chaleur.

Le vin est non seulement une des richesses, mais un des honneurs de la France. Seul existe le vin de chez nous. Quiconque a jamais trempé ses lèvres dans l'effroyable piquette allemande, à goût d'eau de Seltz et de cirage, quiconque a eu le palais brûlé par la *rioja* espagnole, l'estomac pelé par ce *chianti* dont les Italiens sont si fiers, quiconque a subi ce sirop exaspéré, le *tokay*, sait parfaitement qu'en dehors de notre vignoble tout est simulacre, amertume, effervescence vaine ou sucre sans mesure. Songez que nous possédons, avec le Bordelais, la Bourgogne et la Champagne, ces crus fameux du centre, de Touraine et d'Anjou, ce Vouvray d'or et de flammes — qu'un de mes amis, qui s'y connaît, qualifiait de « grand petit vin » — le rarissime Champigny à goût de violette, le robuste Chinon, les crus de la vallée du Rhône, de la Nerthe à l'Hermitage et au Châteauneuf-du-Pape, le Beaujolais, l'Arbois, le Jurançon, les crus mosellans et alsaciens, sans compter les innombrables petits jus, appréciés des fins connaisseurs, qui brûlent et brillent ici et là, d'abord dans des sols propices, ensuite dans des bouteilles de choix où se continue leur fermentation. Il n'y a qu'à rire au nez des pauvres gens qui vous parlent sérieusement d'un vin autre qu'un vin français. C'est ce vin que buvait Rabelais, que buvait Ronsard, que buvait certainement Descartes — le *Discours sur la Méthode* n'est pas d'un triste buveur d'eau.

On sait les vers, justes et magnifiques, que le plus grand poète du XIX<sup>e</sup> siècle, avec Chénier et Lamartine, j'ai nommé Charles Baudelaire, consacra au sérum des sérums, aux vins nationaux, ces délices d'or et de roses :

*Un soir, l'âme du vin chantait dans les bouteilles :  
Homme, vers toi je pousse, ô cher déshérité,  
Sous ma prison de verre et mes cires — vermeilles,  
Un chant plein de lumière et de fraternité !*

Poète de la grande lignée française traditionnelle, d'une carrure et d'une clarté classiques, Raoul Ponchon, lui aussi, a chanté le vin avec ferveur.

Quand je parcours, en septembre, le vignoble tourangeau, où se prépare et mûrit la purée incomparable de ces coteaux privilégiés, je songe à tous les

prosateurs et poètes qui ont célébré la puissance, la douceur et, je pourrais dire, la miséricorde du vin. Offrez un bon verre au chemineau fatigué qui vient sonner à votre porte et demander l'aumône, et vous comprendrez le sens de ce dernier mot. Le vin, comme le pain, ne doit jamais être refusé à un malheureux. Le vin est, d'ailleurs, l'accompagnement du pain, qu'il gonfle et mollit, en lui communiquant, avec son ardeur, tous ses beaux rêves.

Quelqu'un qui n'entend rien au vin, et qui boit une bouteille rare de ce que nous appelons un « grand petit vin », gâche, comme on dit, le bien du bon Dieu.

Celui qui méprise le vin est un imbécile et un malheureux, comme celui qui mépriserait le soleil. Celui qui interdit le vin est un fou, et tarit la sève de l'intelligence et de la vie. Quel entrain peut avoir à un travail quelconque celui qui ne boit que de l'eau ? Quant à l'hygiène, laissez-moi rire ! J'ai largement dépassé la cinquantaine. J'ai bu, Dieu merci, depuis ma jeunesse — éduqué en cela comme dans le reste par mon brave homme de père Alphonse Daudet — un nombre incalculable de bouteilles, appartenant à tous les crus de France. Je n'ai jamais eu le moindre trouble d'estomac, jusqu'à présent, ni le moindre rhumatisme ; alors que j'ai vu un nombre incroyable de buveur d'eau, ordinaire ou minérale, accablés de manifestations arthritiques, ou dépérir, ou morts de tristes régimes. Car, de 1870 à 1914 — une des périodes les plus bêtes de notre histoire — les médecins interdisaient ou limitaient le vin, au nom des principes les plus faux, et ouvraient ainsi la porte aux poisons redoutables, morphine, cocaïne et C<sup>ie</sup>, poisons de remplacement, devenus aujourd'hui un fléau.

Il en est de la science comme de la politique. Une ânerie solennellement affirmée par un mandarin à dix boutons trouve immédiatement derrière elle une armée de perroquets, pour la répéter sur tous les tons, dans les salons, les instituts, les académies. La crédulité des gens des villes est bien plus grande que celle des paysans, qui vivent plus près de la nature et sont, par suite, moins enclins aux bobards. Sous couleur de réprimer l'alcoolisme — qui est en effet dangereux pour qui dépasse la mesure permise du petit verre de nos aïeux — une multitude de pasteurs protestants, race redoutable, de personnes dites humanitaires et philanthropiques, encore plus redoutables, et de hauts diplômés de Faculté, se précipitèrent à l'assaut de la bouteille et du tonneau, et du jus divin qu'ils contiennent. Les gouvernants républicains approuvaient, ignorant qu'une telle propagande venait souvent de l'étranger, jaloux d'une de nos supériorités les plus indiscutables et désireux de notre appauvrissement. C'est ainsi qu'à la veille de la guerre, à la suite de toutes ces campagnes œnophobes (des deux mots grecs « je crains le vin ») les débouchés du vin français commençaient déjà à se restreindre, en France même, singulièrement. Les gens n'avaient plus de « cave » — au sens national du mot — et, quand ils

recevaient leurs amis à la ville, notamment à Paris, achetaient, chez l'épicier où ailleurs, d'invraisemblables breuvages sur lesquels mon regretté collègue à l'Académie Goncourt, J.-K. Huysmans, a écrit des pages saisissantes. Et d'infemales mixtures, chimiques et toxiques, dites « bouquets », ajoutées à des vins algériens et tunisiens, simulèrent, ô horreur, les bordeaux et les bourgognes authentiques.

Puis la guerre vint, non prévue, non préparée, par le plus inhumain des régimes et les plus sots et les plus malfaisants des politiciens : un Waldeck, un Combes, un Rouvier, un Briand, un Caillaux. Rendue, par le péril extrême, à ses facultés ataviques, la race française appela à son secours toutes ses forces spirituelles et matérielles, et, parmi ces dernières, le vin. Le pinard fut un des éléments de la victoire et un des mainteneurs de l'endurance. Les héros le burent largement. Les solennels crétins, qui l'avaient attaqué, se tinrent à peu près tranquilles. Une nouvelle génération de bons docteurs redécouvrit ses vertus roboratives et nutritives. On put croire que c'en était fini avec les bêtises d'autrefois et l'outrecuidante assimilation du cordial pochard de notre enfance à l'absinthé ou aux cocaïnomanes criminels.

Eh bien ! il paraît que non, que ça recommence et que, sous l'influence anglo-saxonne, puritaine, quakeriste — qui a déjà corrompu la paix — une nouvelle croisade contre le vin se manifeste en certains milieux. Cependant que l'Amérique — qui n'a pas les mêmes raisons que nous d'admirer et d'aimer le vin — s'est déclarée sèche et que la Suède a failli suivre son exemple. . . par bonheur aux dernières nouvelles, ce dernier pays s'était repris. D'un autre côté l'Espagne a toujours eu une tendance à écouler chez nous des vins rudes, trop sucrés ou trop âpres, qui ne valent pas les nôtres. De sorte que la situation des vigneron français deviendrait rapidement assez précaire, si un grand effort n'était pas fait, politique et littéraire, en faveur de cet ami de l'homme et compagnon dévoué du Français qui est le roi des aliments, avec le pain. Mais le pain nourrit : il ne guérit pas. Alors que le vin guérit ce trop faible entrain à l'existence et cette diminution, ou cette hésitation du vouloir, que l'on appelait hier la mélancolie, qu'on appelle aujourd'hui la neurasthénie, et qui n'est que le résultat de l'abstinence de vin.

Si j'avais continué mes études de médecine au delà de l'internat des hôpitaux, j'aurais certainement étudié l'action physiologique, énergétique du vin, fidèle compagnon de l'esprit et du cœur humain et qui aide à supporter les fatigues et les difficultés de la vie.

Tenez, connaissez-vous le *miot* ?

Le *miot* est une recette vineuse des plus simples, mais aussi des plus réconfortantes. Ceux qui le connaissent et le pratiquent me féliciteront de le

propager. Ceux qui l'ignorent, s'ils l'essaient (le goûter, c'est l'adopter), me féliciteront et me remercieront de le leur avoir recommandé.

Le miot est un remède entre les remèdes, un releveur des tempéraments fatigués par l'existence absurde des villes; le miot est un consolateur; pour tout dire, le miot est un ami de l'homme. Pour le préparer, prenez un saladier, coupez dedans des tranches de pain, des « lèches » comme on dit dans le Midi. Joignez-y, suivant la dimension du récipient, cinq, six, quinze morceaux de sucre. Versez là-dessus le vin frais, de préférence rouge, et laissez tremper un bon quart d'heure. Servez ensuite dans des assiettes et mangez à la cuiller, comme un potage. Après une fatigue, une dépense physique, pendant les chaleurs de l'été, le miot est le roi des roboratifs, à toute heure de la journée. Pris en quantité suffisante, vers les quatre heures de l'après-midi, il remplace, avec un étonnant avantage, le sinistre thé anglo-saxon, accompagné de son eau chaude pour lavement et de ses grillades, beurrées sans joie.

Dans certains endroits, le miot est en permanence sur la table des fermes, à partir de deux heures après-midi. Quiconque revient du travail a droit au miot, qui va avec les fronts luisants de soleil et les chemises rudes, relevées sur les bras nus et musclés. Le miot est aussi fréquent et abondant que la crêpe bretonne et que la tartine d'huile dans le Midi. Avez-vous remarqué l'excellence de tous mets, de toutes boissons populaires?

Le régal paysan n'est jamais grossier et j'ai entendu, non pas une fois, mais cent fois, le grand Mistral et Alphonse Daudet qui s'y connaissaient en bonnes choses, je vous en répondez, m'en faire la remarque. Ce qui est grossier, et même rebutant, c'est le plat, censé distingué, que vous envoie, dans sa gelée sans goût, dans sa colle affreuse, le cuisinier goguenard du palace. Connaissez-vous rien de plus ignoble, Pampille, maître Ponchon, glorieux Ali-Bab, et vous Curnonsky, qui avez écrit de si nobles passages sur les merveilles culinaires de nos provinces, que la cuisine dite « européenne », et même « bonne européenne » — à la Nietzsche — sans goût ni sauce, sans tradition, adaptée à l'ignorance palatine des banquiers juifs, des grands-ducs russes et des millionnaires américains?

Axiome : *du point de vue de la table, il faut préférer une auberge de vingtième ordre à un palace de premier rang.* Car la vie ne tient pas, que diable, dans l'aménagement des water-closets et, s'il est une chose intolérable et diabolique, c'est bien de la musique, ou de la danse, en mangeant. L'illustre peintre Degas, qui était un gourmand admirable, ne supportait même pas de fleurs sur la table. En quoi, il avait, ma foi, grandement raison. Les vraies fleurs d'une table, ce sont ses bouteilles. Et surtout qu'aucun échanton (si ce n'est le maître de maison, qui s'y connaît) ne vienne me servir parcimonieusement à boire. J'entends emplir mon verre, moi-même et tout seul, comme disent les enfants.



Le vin, pris en quantité convenable, et j'y insiste, PUR, confère le discernement des bobards. Un homme qui a l'usage et les lumières du vin ne croit pas à la Société des Nations.